



Steinunn
Jóhannesdóttir

L'esclave islandaise

Livre 2



L'esclave islandaise

Livre 2

du même auteur
chez le même éditeur

L'esclave islandaise – livre 1 (2016)

Ouvrage traduit avec l'aide du Centre national du Livre, Paris,
et publié avec l'aide de



Icelandic
LITERATURE
CENTER

MIÐSTÓÐ ISLANDSKA BÓKVERNA

Steinunn Jóhannesdóttir

L'esclave islandaise

Livre 2

traduit de l'islandais par Éric Boury

roman inspiré de sources historiques

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Reisubók Guðriðar Simonardóttur

Illustration de couverture :
© akg-images / Album / Prisma

© Steinunn Jóhannesdóttir, 2001.
Publié par accord avec Forlagid Publishers House (www.forlagid.com)
et The Parisian Agency, France.
© Gaïa Éditions pour la traduction française, 2017
ISBN 13 : 978-2-84720-794-1

Sommaire

Livre 1

Introduction : Algérie

L'attaque

La lettre

Le retour

Livre 2

Le retour en Islande	9
Postface : sur les traces de l'histoire	247
Bibliographie	273
Remerciements du traducteur	283

Le retour en Islande



L'itinéraire de Guðriður Símonardóttir. Dessin de Jean-Pierre Biard.

Chapitre 1

Les vingt-six femmes passèrent la majeure partie de la journée accoudées au bastingage à observer cette ville où elles avaient vécu pendant près de neuf ans. Elles la regardèrent s'éloigner, blanchir, puis disparaître. Au moment où, franchissant le cap qui protégeait le lieu du noroît, le navire rejoignit la haute mer, il leur sembla qu'une porte se refermait dans leur existence. Seul les attendait désormais un avenir incertain. Elles pensaient à l'enlèvement d'Ingibjörg. C'était arrivé si vite que personne n'avait réagi, à l'exception de Kifft. Ce cavalier avait-il enlevé Imba avec son assentiment, comme le Hollandais l'avait laissé entendre par ses hurlements ? Avait-elle participé à la préparation de son propre rapt ? Certaines femmes se rappelaient qu'Imba s'était plusieurs fois absentée de la cour des affranchis sans que personne ne sache où elle était allée. Mais elle n'était pas la seule. Sa grand-mère pleurait et se lamentait en disant que la jeune Imba avait toujours été une gentille fille. La plus gentille des jeunes filles.

Les femmes méditaient également sur la tentative désespérée de Geirlaug d'embarquer avec elles. Nul n'avait essayé de lui venir en aide. La détresse de leur compatriote qui avait enduré tant de tourments emplissait leurs cœurs de tristesse, tout comme les gémissements de l'homme empalé sur les piques. Une question les obsédait : pourquoi avaient-ils retrouvé la liberté alors que Geirlaug était toujours captive ? Les visages et les attitudes des proches qu'ils avaient laissés derrière eux les accompagnaient comme vous accompagne le souvenir des défunts. Ils n'éprouvaient aucune joie. Inlassablement, les larmes perlaient à leurs paupières, puis coulaient en silence le long de leurs joues, aussitôt séchées par la brise tiède. Poussé par des vents favorables, le navire avançait rapidement sur les flots.

La brise faisait claquer les voiles et grincer la mâture. Les cris des matelots se mêlaient à ceux des oiseaux. Le vent allié à la mer exécutait une symphonie.

Rassemblés à la dunette avec leurs compagnons de route norvégiens ou danois, les huit hommes islandais baissaient les yeux sur la traînée d'écume laissée par le navire dans son sillage. Ils avaient le cœur serré. Le soulagement de la liberté retrouvée se faisait attendre. À quelque distance du navire voguait une galère à l'avant effilé sur laquelle ramaient plus de cent esclaves. Plus loin, on en apercevait quelques autres. Jón Hallsson et Nikulás Koðránsón avaient tous deux connu les rames des galères. Jón, pendant toute une année, et Nikulás, le temps d'un été. Ils s'estimaient heureux d'avoir été délivrés d'un tel supplice. Il n'était pire sort que celui des galériens. Ces bâtiments faisaient route vers l'est. Peut-être voguaient-ils vers Malte où les chevaliers du Christ étaient au pouvoir. Plus d'une bataille navale avait eu lieu entre eux et les Algérois. Deux ans plus tôt, on avait appris qu'ils avaient capturé le fameux raïs Mórát, l'homme à la tête de l'expédition en Islande, capitaine du navire qui avait attaqué Grindavík. Ils l'avaient emmené, enchaîné, jusqu'à Malte. Les femmes d'Alger avaient versé des larmes et s'étaient lamentées sur les places de la ville, déplorant le sort du valeureux chevalier des mers, mais les frères de Járngerðarstaðir s'étaient réjouis, considérant que l'infâme recevait là un juste châtement. Toute médaille avait son revers. Chaque chose portait en elle son exact contraire.

Après quelques heures de navigation, les affranchis s'étaient éparpillés à bord. On eût dit que chacun désirait être seul avec ses pensées. Certains souffraient déjà du mal de mer. Halldóra Jónsdóttir s'était allongée sur un tas de cordages, visiblement mal en point. La vieille Imba l'avait imitée. Ásta d'Ofanleiti et Gunnhildur étaient assises sur le coffre de l'épouse du pasteur, appuyées l'une contre l'autre.

Bótólfur et son épouse Margrét allaient et venaient sur le pont en parlant à mi-voix comme deux tourtereaux. Assis sous le gaillard d'arrière, Nikulás et Guðrún se tenaient les mains en silence. Nikulás était épuisé corps et âme. Adossé au mâât d'artimon, Ágústín Söffrenson observait Árný Jónsdóttir. La rumeur disait que le menuisier avait mis la main à la poche pour sa libération. Árný affirmait pour sa part qu'elle avait contribué au versement de sa rançon à hauteur de 20 riksdals, une somme aussi élevée que celle patiemment rassemblée par Guðríður. L'argent qui devait servir à faire de Sölmundur un affranchi.

Errant de bâbord à tribord, Guðríður regardait la mer miroitante d'un bleu estival en s'efforçant de chasser son fils de ses pensées. Mais peu importait l'endroit où elle se réfugiait, Sölmundur la trouvait sur son étalon. Partout, elle voyait ce petit garçon juché sur un grand cheval noir qui avançait au trot sur la crête des vagues. Elle ferma les yeux.

– Arrête de me poursuivre, Sölmundur, murmura-t-elle. Je t'en supplie, arrête !

Il suffisait que quelques embruns viennent lui mouiller les pieds pour que, brusquement, elle ait l'impression d'étreindre son fils, mort de honte face à la chose la plus humiliante qui puisse arriver à un homme : uriner dans son pantalon. Elle voyait son visage angoissé, son nez qui prenait sa forme adulte, ces petits boutons rouges, un sur le menton, deux sur le front et deux sur les narines.

– Va-t'en, Sölmundur, laisse-moi tranquille. Je dois aller retrouver ton père, Sölmundur. Nous t'enverrons chercher plus tard.

Assise les jambes étendues devant elle au pied du grand mâât avec son coffre en osier, elle levait les yeux vers le matelot envoyé sur les vergues afin de rattacher quelques-uns des cordages de la grand-voile et admirait son agilité. Tout à coup, elle sursauta et plaça ses mains sur sa tête pour

se protéger. Le matelot venait de glisser, mais s'était rattrapé à la vergue qu'il tenait à bout de bras en agitant les jambes dans le vide. Il parvint finalement à les enrouler autour du mât, dessinant une croix en surplomb de Guðríður. Ainsi, elle pourrait voguer vers la liberté et obtenir la rémission de ses péchés.

– Pardonne-moi, Sölmundur. Pardonne-moi, Jésus.
Assise au pied mât, elle était tenaillée par l'angoisse.

Quelques instants plus tard, le marin était à nouveau sain et sauf sur le pont. Quel soulagement ! Il attrapa un bout qui reposait juste à côté d'elle et le lança à deux Norvégiens qui l'attrapèrent. Niels Kristjánsson et Páll Wanta, ces deux marins aguerris venus de Bergen, commençaient à prêter main forte à l'équipage. Helgi Jónsson les connaissait pour avoir participé à plusieurs expéditions avec Niels. Tous deux avaient vogué à bord des navires de Bulliki Bacha, le puissant raïs.

Le soir venu, Ingibjörg Ásgrímsdóttir vint trouver Guðríður pour lui demander si elle ne voulait pas descendre avec elle et quelques autres pour passer la nuit dans l'entrepont. La fraîcheur commençait à tomber.

Guðríður ne pouvait se résoudre à bouger, elle ne voulait pas passer la nuit enfermée. Le souvenir de l'attaque des pirates et de la longue traversée sur l'Atlantique l'assaillait. La peur, l'angoisse et la puanteur de la cale du navire corsaire lui revenaient en mémoire. Elle lui répondit qu'elle préférerait profiter de sa liberté pour dormir à la belle étoile.

– Dans ce cas, je reste avec toi, annonça Ingibjörg. Tu ne peux pas dormir seule parmi tous ces matelots inconnus. Je vais aller chercher Brandur et lui demander de rester avec nous.

En fin de compte, ils furent quatre à passer la nuit au pied du grand mât : Þorsteinn Bjarnason, qui avait servi chez un maître nommé Núó avec Brandur, décida de se

joindre à eux. Il sortit de son coffre une belle couverture en laine qu'il proposa aux deux femmes. Guðríður ayant celle que lui avait donnée Adila, elle déclina sa proposition, mais Ingibjörg l'accepta avec joie. Brandur possédait deux belles couvertures et pensait qu'il leur en faudrait d'autres s'ils voulaient dormir confortablement. Il alla donc trouver Kifft avec Þorsteinn pour lui demander l'autorisation de prendre quelques vieilles voiles qu'ils installeraient sous eux et dont ils se couvriraient. Cela ne posait aucun problème. Kifft avait sa propre couchette dans la cabine des officiers située à l'entrepont, où il dormait en compagnie des deux marchands marseillais.

Les quatre Islandais respiraient l'air marin où flottait une vague odeur de poudre et de goudron. Un fumet de cuisine venait également leur caresser les narines. Les femmes furent reconnaissantes de voir les hommes se lever une seconde fois pour aller chercher une soupe bien chaude qu'ils leur apportèrent dans des bols en terre cuite. Ils avaient face à eux les fourneaux du cuisinier dont ils apercevaient la lueur rougeoyant sous les casseroles. Les étoiles s'allumaient une à une au-dessus de leurs têtes. Un croissant de lune brillait dans le ciel, telle une faucille dans un champ de blé. Une douce somnolence les envahissait, sans qu'ils puissent toutefois trouver le sommeil.

Guðríður entendit Ingibjörg demander à Þorsteinn quelle serait sa destination à son retour en Islande.

– J'irai retrouver ma ferme dans la vallée de Breiðdalur. Et toi, où iras-tu ?

– Retrouver mon époux Jón, à Vör, aux îles Vestmann, répondit Ingibjörg.

– Mais nous en sommes encore loin, observa Þorsteinn.

– Oh oui, très loin, soupira Ingibjörg.

Puis ils se turent un long moment.

Au bout de ce long silence, Ingibjörg chuchota qu'il était étrange de voir toute cette multitude d'étoiles au firmament.

– On dirait qu'elles sont bien plus nombreuses ici, loin vers le sud, qu'aux îles Vestmann.

– On ne voit aucune étoile en Islande en ce moment. Nous sommes à la Saint-Jean. La nuit est claire, fit remarquer Brandur.

– La nuit de la Saint-Jean ? s'étonna Ingibjörg. Ne devrions-nous pas nous rouler nus dans la rosée ? ajouta-t-elle, rêveuse.

Elle laissa échapper un petit rire.

– Et glisser un brin de myosotis sous notre oreiller si nous étions encore jeunes et que nos cœurs étaient à prendre, ajouta Þorsteinn.

– Mais nous ne sommes plus jeunes et nos cœurs sont pris, soupira Ingibjörg. Puis elle le pria de lui parler de sa femme.

– Elle s'appelle Sigríður Halldórsdóttir, répondit Þorsteinn en lui expliquant comment son épouse et leurs deux enfants avaient échappé aux pirates. Il les avait lui-même enfermés dans un abri dissimulé sous terre et espérait qu'il les retrouverait vivants à son retour.

– J'espère bien que mon cher Jón n'aura pas déjà un pied dans la tombe quand je rentrerai à Vör, souligna Ingibjörg d'un ton guilleret. Avec moi, il trouvera à qui parler !

Þorsteinn étouffa un rire. Puis il y eut un nouveau silence. Ils continuèrent d'observer le ciel jusqu'à ce qu'Ingibjörg reprenne la conversation.

– Plus on regarde les étoiles, plus on a l'impression qu'elles sont nombreuses, on en voit constamment de nouvelles, de plus en plus petites, de plus en plus serrées jusqu'à ce que, finalement, on n'arrive plus à les distinguer les unes des autres. Elles forment alors comme un voile de brume ou plutôt, comme des voiles de brume. Est-ce qu'on voit ces voiles en Islande ? Que font toutes ces étoiles là-haut ? À quoi servent-elles ?

– Elles servent à guider les gens comme nous, qui voguons sur les mers, répondit Þorsteinn.

– Et c’est tout ? rétorqua Ingibjörg, dubitative.
– Là, c’est le Pêcheur*, déclara Brandur.
– Et là, on voit Vénus, l’étoile de l’amour, reprit Þorsteinn.
– Ce n’est sans doute pas elle qui guide notre navigation, ironisa Ingibjörg.

– Mais si, n’est-elle pas justement l’étoile la plus lumineuse qui permet de guider les hommes ?

Þorsteinn avait prononcé ces mots sur un ton chaleureux et gentiment taquin. Le groupe allongé au pied du grand mât s’était tu.

– Guðríður, tu es bien silencieuse, s’inquiéta Brandur au bout d’un moment.

– Les étoiles sont les yeux innombrables du Créateur.

Elle avait répondu sans même réfléchir, ne désirant pas alimenter la conversation. Elle préférait ne rien dire. Se taire, simplement se taire, attendre que la fatigue la gagne et que vienne le sommeil.

Mais au moment même où elle avait proféré ces paroles, elle y avait trouvé un réconfort palpable. Une étoile l’accompagnait, une autre veillait sur Sölmundur, une troisième sur Eyjólfur, une quatrième sur son frère Jón, une cinquième sur Ingibjörg, une sixième et une septième sur leurs deux enfants, Sólrún et Ásgrímur. La huitième accompagnait Brandur, la neuvième Guðrún Jónsdóttir, la dixième Þorsteinn Bjarnason dont l’épouse et les deux enfants se voyaient attribuer les onzième, douzième et treizième. Cette multitude d’astres ne pouvait avoir rôle plus noble que de veiller sur les hommes et peu importe combien ces derniers croissaient et se multipliaient, toujours les étoiles se multiplieraient de même. Les yeux du Créateur seraient toujours plus nombreux.

– Eh bien, pourquoi pas, répondit Ingibjörg tandis que les deux hommes émettaient quelques doutes.

* Fiskikarlinn est un groupe de trois étoiles de luminosité faible en biais sous la ceinture d’Orion.

Guðríður ferma ses oreilles et, ignorant leurs chuchotis, continua d'assembler les personnes présentes dans son souvenir aux étoiles qui étaient les yeux du ciel. Chacun à bord avait son œil, de même que tous ceux qui les attendaient en Islande, leurs compatriotes venus leur dire adieu sur le rivage et ceux qui n'étaient pas venus. Nabila avait son étoile. Badra aussi. Mais qu'en était-il d'Adila, d'Ali Hakim et de son harem ? Elle hésitait à penser que Dieu veillait également sur ses ennemis, ceux qui étaient les ennemis de sa foi. Comment était-ce possible ? Elle cherchait désespérément la réponse à cette question quand elle vit une étoile filer dans le ciel, laissant une longue traînée de lumière dans son sillage. Était-ce la réponse de Dieu ? Avait-il perdu un œil parce qu'elle s'était demandé s'il veillait sur tous les hommes quelle que soit leur foi ? Et quelle était la nature de cette réponse ? Était-ce un oui ou un non ?

Elle continua de confier aux bons soins du Seigneur les visages qu'elle avait connus ou brièvement aperçus, et qui défilaient sans cesse dans ses pensées. Enfin, le sommeil la gagna.

Elle passa une mauvaise nuit. Elle avait rêvé qu'elle était suspendue à un mât avec une énorme pique lui transperçant la poitrine. Son sein menaçait de s'arracher. Elle s'était réveillée en sursaut. Quelques étoiles scintillaient encore au firmament. Le rouge lui monta aux joues quand elle sentit le bras de Brandur reposer lourdement sur elle. Il déplairait à Dieu de les voir couchés ainsi, comme mari et femme. Elle essaya de se dégager sans le réveiller, de glisser sous lui par à-coups afin de se libérer de sa pesante étreinte. Elle y parvint finalement et se leva sans bruit. Le navire tout entier semblait endormi. Le vent ne gonflait plus les voiles. La mer d'un bleu noirâtre était lisse comme un miroir. Une bande de lumière rougeoyante allait grandissant à l'horizon et jetait ses lueurs orangées à la surface de l'eau, incendiant

les nuages. Les oiseaux de mer volaient en silence au-dessus du navire. Elle chercha un endroit où elle pourrait se soulager après la nuit. Ayant accompli un besoin naturel, elle leva les yeux vers la proue et y vit un jeune homme au corps fluet et maigre, enveloppé par le soleil levant. Ce ne pouvait être que Sölmundur. Elle fit quelques pas et tendit sa main vers lui. Il recula, étincelant dans la lumière du matin.

– Sölmundur, murmura-t-elle en pressant le pas vers lui. Sölmundur.

Il s'était évanoui. Elle voulut le poursuivre et gravit l'escalier. Quand elle arriva sur la plus haute marche, un jeune matelot l'arrêta. Ne comprenant pas ce qu'il lui disait, elle lui indiqua l'endroit où son fils avait disparu. Le matelot, un Français, ne la comprenait pas non plus. Elle tenta de forcer le passage, puis voyant qu'il ne la laisserait pas accéder au gaillard d'avant, redescendit doucement les marches en baissant la tête.

Avait-elle eu des visions ?

Non. L'impression que son fils se trouvait à bord ne la quittait pas. Il lui semblait constamment le voir disparaître derrière un angle, un tonneau, un canon, un mât, un escalier ou dans un recoin. Elle n'osa pas en parler à ses compagnons de voyage qui, au fil de la matinée, se firent plus nombreux sur le pont. Pourtant, ce qu'elle avait sous les yeux avait l'apparence de la réalité. D'autres bateaux voguaient au loin. La distance ne permettant pas de distinguer les bâtiments ennemis de ceux qui étaient amis, l'équipage se tenait aux aguets. On apercevait la terre. Les passagers s'étaient préparés à une longue traversée et s'étonnaient de voir qu'il ne fallait qu'une journée de navigation pour atteindre la France. Mais quand ils approchèrent du rivage, la nouvelle se répandit à bord que la côte rocheuse qu'ils voyaient était l'île de Majorque. Le navire poursuivit en direction du nord-est en longeant la terre et ils découvrirent des plages de sable blanc bordées de palmiers,

crique après crique. Plus tard dans la journée, ils comprirent qu'ils n'accosteraient pas sur cette île, mais sur une autre, nommée Minorque. Ils naviguaient lentement. La brise qui s'était levée après le calme du matin ne les poussait que très modérément. Le soir, des nuages s'amoncelèrent dans le ciel, portant avec eux un vent frais qui soufflait du nord. Quand le navire dépassa la pointe de Minorque, les voiles arrière s'inversèrent sous le vent qui les poussa à nouveau vers le sud. Tous s'alarmèrent. Allaient-ils peut-être retourner jusqu'à Alger ? N'osant pas dormir, ils gardèrent l'œil ouvert. Quand, poussé par le vent et la pluie froide, le navire eut dérivé jusqu'au sud de Majorque, l'équipage parvint à virer de bord afin de voguer vers l'ouest et vers une large baie située au sud de l'île où ils se trouvèrent à l'abri. Au petit matin, ils mirent le cap sur la ville de Palma où ils attendraient des vents favorables.

Ils jetèrent l'ancre en contrebas d'une église plus vaste et plus majestueuse encore que la Grande Mosquée d'Alger. L'extérieur était mille fois plus imposant. La façade surmontée par deux grandes tours était percée d'une rosace immense qui ressemblait à la roue gigantesque d'un chariot. De solides contreforts coiffés de tourelles soutenaient les murs latéraux. Les passagers du navire de commerce français écarquillaient les yeux face à cette merveille d'architecture. La ville qu'on apercevait en arrière-plan semblait plutôt modeste, ce qui rendait la taille de l'église encore plus surprenante.

– Combien de centaines de fidèles peut-elle accueillir ?

– De centaines, dis-tu ? Je dirais plutôt un millier, sans doute toute la population de la ville.

Tous s'accordèrent à reconnaître que le nombre importait peu. Il était évident que cette église pouvait abriter une multitude de gens.

– Ce serait sans doute bien agréable d'écouter la messe dans pareille maison de Dieu, murmura Ingibjörg, enflammée,

à Guðriður. Ásta d'Ofanleiti exprima ses doutes : une telle surcharge de décorations avait peu de chances de plaire au Créateur.

– Voilà bien les papistes, se rengorgea-t-elle. Ils ne sont que vanité ! Une chose est certaine, Dieu n'a pas besoin de ce luxe et de ces ornements pour entendre les prières.

Ses compatriotes adhéraient entièrement à ses propos. Ils avaient prié dans les pires conditions imaginables, cernés par les infidèles. Certes, la plupart d'entre eux avaient pu se rendre dans les églises catholiques à Noël et à Pâques, mais rien ne permettait d'affirmer que les prières qu'ils y avaient faites avaient compté. Le plus important était le monologue de l'âme, la conversation sans intermédiaire que chacun entretenait avec Dieu. C'était la fermeté de leur foi qui avait finalement permis leur libération.

Il était toutefois encore trop tôt pour se réjouir. Quelques bateaux étaient au mouillage, pour la plupart, des barques ressemblant à celles à dix ou douze rames qu'on trouvait en Islande. Bientôt, leur regard s'attachait au navire qui entrait dans la baie et approchait en tanguant, toutes voiles et canons dehors. Ce vaisseau militaire battant pavillon du roi d'Espagne sema la peur parmi les Français qui se mirent à courir de toutes parts sur le navire en criant et en faisant de grands gestes. Certains se réfugièrent à l'entrepont où ils fouillèrent les bagages des affranchis en quête de guenilles avec lesquelles ils pourraient se déguiser si les Espagnols abordaient. Ceux qui venaient de retrouver leur liberté étaient tout aussi affolés. Allait-on les capturer une deuxième fois ? Quand le vaisseau militaire eut jeté l'ancre, une chaloupe fut envoyée jusqu'au navire français. Le capitaine accueillit les visiteurs à bord, accompagné par Wilhelm Kiff et les deux marchands marseillais. Ils discutèrent un moment en toute politesse, puis le capitaine espagnol exigea d'inspecter le navire et les produits des marchands. Ces derniers ouvrirent leurs malles au centre du pont pour

en sortir des cotonnades, de la soie et de la laine de toutes les couleurs, de grands miroirs dans des cadres dorés, des chandeliers à multiples branches, des pots en argent, des vases en cuivre et toutes sortes de récipients et de jattes. Ils lui montrèrent également le contenu de leurs tonneaux à céréales, leurs corbeilles pleines de dattes, de citrons et de pastèques aussi grosses que des têtes humaines. Cela ne suffit toutefois pas à satisfaire le capitaine espagnol qui demanda à ses soldats de fouiller également les effets personnels des affranchis. Pour finir, il plaça quatre hommes armés en faction sur le navire et demanda à son homologue français, à Kifft et aux commerçants de l'accompagner à terre. Puis il pointa son index vers les affranchis et, après une brève discussion avec Kifft, on demanda à Þorsteinn Bjarnason, Ágústín Söffrensson et Brandur Arngrímsson de les suivre dans la chaloupe.

Les trois hommes n'osèrent pas protester. Les autres gardèrent le silence tout le temps que dura l'inspection. Les matelots français se faisaient discrets, certains s'efforçaient de se faire passer pour des passagers. Tous regardèrent la chaloupe accoster au pied de la cathédrale.

On attendit la journée entière. Certains étaient plongés dans l'angoisse, d'autres se divertissaient en racontant des histoires ou en récitant de la poésie. Les affranchis s'aidaient mutuellement à se remettre en mémoire de vieilles strophes rimées qu'ils n'avaient pas eu l'occasion de déclamer depuis bien longtemps. Einar Loftsson sortit de petites pièces d'échec et proposa à Bótólfur Oddsson de faire une partie. Il dessina à la craie un échiquier sur le couvercle d'une barrique. Quelques matelots les regardèrent s'affronter. La plupart d'entre eux passèrent toutefois le plus clair de leur temps à scruter la côte, l'église, la ville et les montagnes qu'on apercevait dans le lointain. Des forêts de pins vert sombre poussaient sur les pentes pierreuses et claires tandis que des palmiers solitaires ou en petits bouquets longeaient

la plage de sable blanc, leurs palmes agitées par le vent qui ne retomba qu'en soirée. Certains observèrent les pêcheurs qui partaient poser leurs filets le matin et ramenaient leurs prises à terre en fin d'après-midi. La chaleur était agréable, sauf passé midi. À ce moment-là, tous avaient recherché l'ombre. De temps en temps, quelques nuages occultaient le soleil. Enfin, la chaloupe revint et le capitaine remonta à bord en compagnie des marchands, de Kiff et des trois Islandais auxquels leurs compatriotes s'empressèrent de demander ce qu'ils avaient fait dans cette ville. L'ensemble du groupe avait d'abord été conduit devant le conseil de la ville pour répondre à quelques questions. Kiff avait ensuite été interrogé à part, de même que Þorsteinn et un des marchands, chacun de son côté. Plus tard, on les avait emmenés dans le monastère à côté de l'église où on leur avait donné à manger et à boire. La collation était généreuse et les moines sympathiques. Après ce repas, Þorsteinn et le marchand avaient à nouveau été questionnés, cette fois, par des prélats du monastère. Pendant ce temps-là, Brandur et Ágústín avaient admiré le jardin où les moines cultivaient des arbres fruitiers et des simples. Ce qui les avait le plus surpris étaient les cygnes noirs qu'ils avaient vu nager sur le petit étang. Il était sans doute aussi rare d'apercevoir un cygne noir qu'un corbeau blanc ! En tout cas, ces oiseaux étaient bel et bien noirs et leur bec d'un beau rouge feu ! Après les interrogatoires, on avait ramené tout le groupe devant le conseil de la ville et ils avaient attendu pendant qu'on rédigeait un laissez-passer stipulant que le capitaine pourrait quitter l'île sans être inquiété dès que le vent serait favorable.

Tous furent soulagés d'apprendre que cette escale inattendue ne durerait que jusqu'au moment où le vent tournerait et, même si personne n'était tout à fait rassuré de devoir attendre à proximité du navire espagnol, nul ne céda à la peur.

Le lendemain matin, le vent qui soufflait de l'est poussa les deux navires. Peu avant midi, ils quittèrent la baie située au sud-ouest de Palma et voguèrent vers le nord en longeant la côte ouest de l'île. Bientôt, leurs routes divergèrent. Le navire espagnol cingla droit vers l'ouest tandis que le français faisait route vers le nord-est, poussé par le vent.

Au lever du soleil, le matin du 26 juin, les côtes françaises étaient en vue.